

Un Abitibien à Paris



PHOTO JACQUES GRENIER

Robert Lévesque
Envoyé spécial à Paris

DE LA FENÊTRE de sa loge, au Théâtre de la Ville, Richard Desjardins peut voir la tour Saint-Jacques, une partie de l'ancienne Place de Grève, les toits du Marais. C'est le Paris de Villon, un poète qui s'est éclipse, dont on ne sait pas comment il mourut. C'est le Paris de Sarah Bernhardt, aussi, qui eut de grandes funérailles, qui vivait dans ce théâtre-là où Richard Desjardins, le 11 février 1992, regarde le cœur du Vieux Paris, entend la rumeur de la salle, a sans doute le goût de s'éclipser, mais parcourt un corridor qui, comme pour la comédienne d'il y a un siècle, mène à la scène, au bord du gouffre noir.

Le théâtre est neuf, les parfums de Sarah, les crasses des acteurs de l'époque de Dublin, les velours usés par la populace des siècles, les lustres, les buvettes cuivrées, tout cela a disparu. Après des années d'abandon, de toiles d'araignées, qui ont suivi les années de honte où les *Les Mouches* de Sartre agaçaient les gradés de la Propagand-Staffel dans Paris occupé, on a éventré le « Théâtre de la Cité », ex-Sarah-Bernhardt, on a tout refait, un théâtre propre, des gradins en béton, on a fait table rase du passé d'un théâtre, ce fut la politique de la scène brûlée sur laquelle, mardi dernier, en jeans et débardeur noirs, un piano sous les doigts, des images dans la gorge, un poète, Richard Desjardins, est venu rappeler à Paris une autre histoire, d'un pays plus rude, d'une culture ingrate, d'un Abitibi qui se trouve en Amérique là où on parle encore la langue de Villon, « notre ancêtre à tous ».

Le lendemain, devant une bière, place du Chatelet, Richard Desjardins ne veut pas dire son émotion. Le passage a été réussi, pourtant. Les applaudissements sincères et nourris. La presse bonne. Mais, il y a en lui un penchant à tout relativiser, à prendre son temps pour prendre son pied, à ne rien prendre pour acquis. Quand on dit de lui que c'est un *bum-poète*, il n'y a que le poète qui est réel; le *bum* est tranquille, c'est pour l'image puisqu'il en faut toujours. Ce serait plutôt un sage, Desjardins, formé sur la dure, revenu de bien des ivresses, cachant sa tendresse sauvage dans son Abitibi mental.

« J'avais peur de manquer de profondeur », va-t-il laisser tomber dans cette grande brasserie Zimmer qui est quasi déserte. Il me parle de son spectacle de la veille — cette étape majeure dans une carrière qui pourra peut-être démarrer en France — et c'est le récit économe d'une approche amoureuse : « je voulais commencer sobre, au ras du sol, et puis après y aller plus sérieux. J'ai voulu être littéraire ». Littéraire ? Richard Desjardins peut se rassurer. Il l'est plus que la plupart, peut-être, avec son « paquebot géant dans chambre à coucher », avec ses musiques qui parfois s'en vont vers une sonate de Gabriel Fauré, avec ses mots durs qui se cassent devant nous en autant d'éclats d'un Rimbaud né en Abitibi, poète

Voir page C-2 : Desjardins



Le retour de la création collective

DEPUIS sa fondation en 1977, le Théâtre Petit à Petit a produit 26 spectacles, dont 23 créations. Au fil des ans, ce théâtre a partagé son champ d'intervention en deux secteurs, soit des créations destinées au public adolescent et au grand public. Ainsi, René Richard Cyr, Alexis Martin et Claude Poissant créent et signent la mise en scène de *L'An de grâce*, qui prend l'affiche prochainement à la salle Fred-Barry.

Page C-5



Paul Tana et *La sarrasine*

De tous les films de Paul Tana, *La sarrasine*, présenté ce soir en clôture des Rendez-vous du cinéma québécois, est celui où le cinéaste affirme le plus sa sensibilité d'immigrant. *La sarrasine* met en scène, en effet, les tensions raciales entre les Italiens et les Canadiens-français, à Montréal, au début du siècle. Nathalie Petrowski rencontre le réalisateur, tandis que Francine Laurendeau commente le film.

Page C-2



Quand la peinture critique la peinture

Quand le débat porte encore sur la légitimité ou non d'une facture figurative dans les tableaux, on est en droit de s'interroger ! Le vrai débat n'est-il pas en effet de trancher entre une peinture cantonnée dans la tâche de représentation du réel et un art considéré comme un des moyens privilégiés de la pensée ? Toutes ces réflexions sont contenues dans la peinture de Marcel Saint-Pierre, écrit Jean Dumont.

Page C-9

C O N C O U R S

de rédaction

Pour souligner la Semaine canadienne de l'environnement, LE DEVOIR et ENVIRONNEMENT CANADA lancent un concours de rédaction à l'intention de la jeunesse

Sujet : « En matière d'environnement, il faut penser globalement et agir localement pour assurer l'avenir »

1er prix : une bourse de 1 500\$ et un abonnement de 3 mois au DEVOIR, 2e prix : une bourse de 1 000 \$ et un abonnement de 3 mois au DEVOIR, 3e prix : une bourse de 500\$ et un abonnement de 3 mois au DEVOIR

Les articles des gagnants des trois premiers prix seront publiés dans LE DEVOIR à l'occasion de la Semaine canadienne de l'environnement.

Pour obtenir votre bon d'inscription et tous les détails et règlements du concours, téléphonez au: 1-800-463-4311

LE DEVOIR-Jeunesse-Environnement Canada

Date limite :
1er mai
1992

le cahier du Samedi

Desjardins

qui interroge un monde qui lui déplaît mais que la poésie rejoint où qu'il respire, où qu'il crie, où qu'il soit.

C'est ce poète, ce Rimbaud en Abitibi, que le public du Théâtre de la Ville a reconnu. À Paris, Richard Desjardins apporte l'éternelle poésie de la révolte et de l'amour, mais cette fois-ci animée du vieux contentieux des hommes et des femmes d'une Amérique sans fric, d'une Amérique où les roches remplacent les exploits, où sa réalité est un combat pour redonner l'honneur aux premiers Abitibiens, à ces Indiens qui étaient là avant, avant une civilisation bête, qui, en venant de Paris, s'est d'abord construit un fort. Des murailles.

Richard Desjardins n'a pas la grossièreté d'un Max Gros-Louis. Il ne parle pas de génocide dans les talk-shows du show-bizz. D'abord, il déteste la télévision où il lui semble fort justement qu'il n'y a pas sa place. Ensuite, au choc réducteur d'un mot — génocide — il préfère le

flou révélateur de l'histoire, cette histoire qu'il dit « regarder dans le miroir qui est devant moi, mon rétroviseur », histoire désespérément répétée, sournoise, d'un monde nécessairement coupé en deux, puis en mille, un monde où il voudrait, par la chanson, une des plus anciennes manies de l'homme, faire à son tour la chronique d'un blâme annoncé.

« Je suis un historien amateur », dit-il. Je ne lis que l'histoire. Je ne vais pas au théâtre, je ne lis pas de romans, mais je maîtrise les grands repères de l'histoire du monde ». La vraie influence de Desjardins, hormis Léo Ferré qui pour lui est le plus grand « toutes langues confondues en Occident », c'est la chronique médiévale. Son génie est de la rendre actuelle, combative, fière, et magnifiquement accompagnée de ses doigts torturés, ce soir-là, sur le grand Steinway du Théâtre de la Ville où Paris vient de le remarquer. Habillé de noir avec les idées claires et les mots justes. Et le cœur à gauche. « Insolite et décalé, et désormais bienvenu dans le paysage français », a écrit *Le Monde* ce vendredi.

L'Homme qui interroge

Véronique Mortaigne

Le Monde

RICHARD DESJARDINS, contemporain anachronique, vient de remporter un triomphe mérité au Théâtre de la Ville. Ce Québécois quadragénaire, interprète-auteur-compositeur, avait commencé à émerger après 15 ans de pain noir avec une petite rengaine pour film dérangeant (*Le Party* de Pierre Falardeau).

Baroudeur country en jeans et débardeur noirs, Richard Desjardins travaille les mots au corps afin de restituer « une interprétation francophone de l'Amérique ». De la grande Amérique, celle qui va « de la frontière de l'Union soviétique à la Terre de Feu ». À l'évidence, Desjardins a voyagé, instituteur chez les Inuits du Canada, manoeuvre, forgeron ou barman occasionnel dans les terres gelées, dilettante dans le grand Sud, pianiste comme sa mère, admirateur de Léo Ferré et de Leonard Cohen. De ce périple au fond du continent a surgi un drôle de langage, morceaux éclatés d'amour, de fatalisme, de joies éphémères. Les textes sont superbes, les musiques parfois belles et l'homme interroge.

À son entrée en scène, Richard Desjardins ôte ses lunettes cerclées de métal pour se nouer un bandeau noir autour des yeux, tel un condamné. Nous sommes à Carcassonne, à l'automne 460. « Un homme est pendu pour avoir aimé un autre homme ». Suivent 20 strophes d'un long poème écrit et déclamé « à la Frenchie Villon, notre ancêtre à tous ». Nous sommes sur un navire, les marins espagnols ont gagné tout l'or de la terre, mais le vent s'est arrêté de souffler, la pluie de tomber. Nous sommes aux premiers âges des

Indiens d'Amérique, la femme « est pleine... (SON) ventre veut fendre. Il (lui) faudra du feu. » « Quand j'étais sur la terre ! Sous-locataire/ D'un kilo de futur/ Des monsieurs en complets-veston/ M'ont invité à une grande déception/. Maintenant, je ne pleure plus ! Je ramasse des vies. » Excellent conteur, roi de l'autoproduction (là, chanteur emphatique livré à son piano — ou à sa guitare quand il s'agit d'évoquer sa ville natale et minière, du comté d'Abitibi, — Desjardins vit sa révolte de l'intérieur, mais s'interdit la larme, le sentiment, quitte à en oublier au passage l'émotion simple qui nous le rendrait plus doux.

Quand il badine, il chante en joual, un mot en français d'aujourd'hui, un autre en français d'ailleurs et le reste en anglais. Avec beaucoup d'humour et d'imagination, le chanteur se laisse alors accompagner par une bande défilante à affichage digital, surgie du fond de la scène à des fins de traduction simultanée de *Phénoménale Philomène* : « Ça buzzait pas mal à l'hôtel central, un truck de bière supplémentaire », etc., (34 strophes). On rit beaucoup.

Aux FrancoFolies de la Rochelle, où Jean-Louis Foulquier l'avait invité l'été dernier, Richard Desjardins avait d'emblée conquis la jeunesse, avec ses piques envoyées à l'Amérique, au pouvoir de l'argent, aux tueurs d'Indiens. Au Québec, où les jeunes chanteurs mettent entre parenthèses les problèmes d'identité politique et culturelle (Luc Delarochelière, Jean Leloup, Laurence Jalbert), il jette un pavé dans la mare en poursuivant ses dérivées imaginaires dans la lignée de Plume Latraverse. Insolite et décalé et désormais bienvenu dans le paysage français.

Nathalie Petrowski

IL Y A des entrevues comme cela. Des entrevues polies, où personne ne parle plus fort que l'autre, où les mots s'enroulent lentement autour du ruban magnétique sans protester; des entrevues où les idées circulent trop librement pour s'abîmer contre les murs. Il y a des entrevues comme cela, qui finissent comme elles avaient commencé, dans le plus grand civisme, dans la plus grande civilité. Et puis il y a des entrevues qui commencent calmement et qui finissent dans la tourmente et dans l'aveu spontané de ce qu'on voulait à tout prix taire. Ainsi en fut-il de l'entrevue avec le cinéaste Paul Tana, rencontré par un matin frileux de février au Café Romollo, au lendemain de la projection de presse de *La sarrasine*, le film de clôture des Rendez-vous du cinéma québécois et le plus important film jusqu'à ce jour dans la carrière de Paul Tana.

Campé dans le Montréal du début du siècle, *La sarrasine* met en scène les tensions raciales entre les Italiens et les Canadiens-français en s'inspirant d'un faits divers véridique. Le film relate la mort d'un commerçant Canadien-français (Gilbert Sicotte) tué accidentellement par un tailleur Italien (Tony Nardi) qui fut condamné à la pendaison puis gracié par le premier ministre du pays suite au combat que mena sa femme Ninetta interprétée par l'actrice italienne Erica Maria Modugno.

Au-delà du choc des cultures, *La sarrasine* explore le champ de conscience de l'immigrant, ce « sarrasin » déraciné, coincé entre le pays d'origine où il ne peut retourner et cette terre d'accueil qui lui est hostile et sur laquelle il fait figure de tache gênante.

De tous les films de Tana, depuis *Les grands enfants* jusqu'à *Caffé Italia Montréal*, en passant par *Deux contes de la rue Berri* et *Le marchand de jouets*, *La sarrasine* est celui où le cinéaste affirme le plus sa sensibilité d'immigrant. On y découvre après la fête du *Caffé Italia* les lendemains de veille d'une cohabitation difficile. Tana qui a écrit le scénario avec Bruno Ramirez a puisé dans ses souvenirs d'enfance où dès l'âge de 11 ans, il fut confronté à sa condition douloureuse de fils d'immigrant.

Nous étions attablés devant nos petites tasses de café serré et nos paquets de cigarette identiques. Tout semblait avoir été dit et réglé. Le magnétophone était au bout de sa course, les questions, au bout de leur souffle. Nous étions sur le point de déclarer forfait quand tout à coup par je ne sais quel hasard et à la suite de je-ne-sais-trop-quelle-question, Paul Tana s'est mis à me parler du personnage principal de son prochain film, un certain Joe Aiello, père de famille italo-montréalais qui tient à transmettre l'héritage culturel familial à sa fille récalcitrante. « Je voudrais avant tout que le personnage soit Montréalais, tu comprends, Montréalais avant même d'être Italien. » Je ne comprenais pas.

Paul Tana insiste. « Quand on voit un film de Scorsese avec Joe Pesci ou Robert De Niro, est-ce qu'on pense une seule seconde au fait qu'ils soient Italiens ? Jamais. Pour nous, ce sont avant tout des personnages. Ici au Québec, on est encore loin de ça. Quand on voit un Italien à l'écran, c'est d'abord un Italien. Moi je voudrais faire en sorte que mon personnage soit précisément cela, un personnage d'abord et qu'il soit Italien ensuite. »

Je ne comprenais toujours pas et

PAUL TANA

Pour en finir avec la folklorisation des Italiens



PHOTO JACQUES NADEAU

Paul Tana

je ne voyais surtout pas comment on pouvait faire abstraction de la nationalité d'un acteur comme Tony Nardi qui a du reste été utilisé à toutes les sauces italiennes dans bon nombre de films québécois. C'est alors que Paul Tana s'est mis à me décliner des titres de films : *Jésus de Montréal*, *Une histoire inventée*, *Un zoo la nuit*, *Les matins infidèles*, des films québécois mettant tous en scène des personnages italiens. « À chaque fois ce sont des caricatures abominables, des clichés de restaurateurs sympathiques ou alors de grosses serveuses vêtues de noir comme si nous n'étions que cela, rouspète Paul Tana. Les cinéastes québécois ont une façon bienveillante, folklorisante et naïve de montrer les Italiens à l'écran. Ils ne créent pas des personnages avec leurs Italiens, ils en font des clichés d'ethnicité. »

S'il y a un mot que Paul Tana déteste, c'est bien le mot ethnique. En même temps, il est prêt à jouer le jeu. Si les Italiens sont ethniques, les Québécois le sont autant puisque, affirme-t-il, il n'y a pas de citoyenneté québécoise ni de pays à proprement parler. Cela ne veut pas dire que Paul Tana soit le moins anti-Québécois ni à la limite anti-Qué-

bécois. Paul Tana se considère comme un Québécois à part entière, un Québécois toutefois qui a un passé légèrement différent de ses confrères. Il est né en Italie, est arrivé au pays à l'âge de 11 ans, a grandi à l'Abord-à-Plouffe et a fréquenté des écoles pure laine canadienne-française où il était le seul « macaroni » et le seul fils d'immigrant. « Ce n'est pas un passé que j'aimerais revivre, dit-il, pour la bonne et simple raison que ce fut une époque de grande solitude pour moi. Je me suis bagarré souvent et je me souviens que même au Collège Sainte-Marie, je me bagarraient encore. À cette époque-là je rêvais de m'appeler Jean Tremblay ou n'importe quel autre nom que Tana. »

Paul Tana ne changea pas de nom pour autant. Il changea seulement de trottoir et se tourna vers le cinéma. Dans *La sarrasine*, son film le plus ambitieux, il renoue avec les blessures du passé sans tomber dans le manichéisme ni le pamphlet politique. Les Italiens ne sont pas tous des anges et les Canadiens français, pas tous des monstres d'exclusion. Alphonse Lamoureux par exemple, un personnage interprété par Jean Lapointe, est l'incarnation même de la bonté et de la tolérance. Il défendra son ami italien jusqu'à la fin même si ce dernier a tué son gendre. Ce personnage emblématique sert de contre-poids à l'intolérance ambiante comme si Tana et Ramirez refusaient de renoncer au rêve d'une so-

ciété ouverte et accueillante ou encore comme s'ils n'osaient pas aller au bout d'une violence qu'ils ne veulent cautionner.

Paul Tana ne sait pas quoi répondre quand je lui demande si le personnage de Jean Lapointe est une sorte de concession qu'il fait à la société québécoise. Il avoue que cette figure paternelle est inventée de toutes pièces, qu'elle est une sorte d'idéal qui n'est pas central au film. Ce qui l'est davantage selon lui, c'est la figure métaphorique de l'immigrant et de l'immigration, celle d'aujourd'hui comme celle de demain, celle du Québec comme celle de l'Europe. « Le personnage de Ninetta, cette femme qui s'entête pour rester au près de mon mari et qui demeure même quand celui-ci n'y est plus, représente l'essence-même de l'immigrant. À la fin, elle apparaît comme cette tache noire sur la neige, c'est peut-être une image d'impureté, je ne sais pas. Moi je ne peux pas offrir des solutions seulement des images. De la même manière, je ne peux pas faire abstraction de moi-même dans mes films ou du moins de cette part de moi qui est italienne. Je dois regarder les choses de l'intérieur et de l'extérieur comme quelqu'un qui est, à la fois d'ici et d'ailleurs. »

La magnétophone a cessé de tourner depuis longtemps. Dans le café aux vitres givrées, Paul Tana valse entre l'espoir et le doute : l'espoir que son film présenté dans la section « Panorama » au Festival de Berlin soit accueilli chaleureusement et le doute que les gens passent à côté sans en saisir le sens caché. Quoi qu'il arrive, le « sarrasin » en lui est prêt à encaisser.



L'ATELIER D'OPÉRA
du
CONSERVATOIRE DE MUSIQUE
DE MONTRÉAL
présente

L'Opéra élastique
de Pierre-Max Dubois

Avec la participation des élèves des classes
de mesdames Marie Daveluy et Sylvia Saurette

Mise en scène: Roland Laroche
Direction musicale: Lorraine Prieur
Scénographie: Robert B. Breton
Costumes: Martin Ferland

Les 20, 21 et 22 février 1992 à 20 heures
Le 23 février 1992 à 14 heures et à 20 heures

Maison de la culture Frontenac
2550, rue Ontario Est
(métro Frontenac)

ENTRÉE LIBRE AVEC LAISSEZ-PASSER
Pour renseignements: 872-7882 ou 873-4031



LE DEVOIR VOUS OFFRE LA QUALITÉ
POUR INSÉRER UNE ANNONCE SOUS LA RUBRIQUE
CARRIÈRES ET PROFESSIONS 842-9645

L'ATELIER D'OPÉRA DE L'UQAM

PRÉSENTE

L'ENFANT ET LES SORTILÈGES

Fantaisie lyrique
Musique de Maurice Ravel
Poème de Colette

Les 18, 19, 20, 21, 22 février 1992
à 20h00

Le 23 février à 14h30

Salle Marie-Gérin-Lajoie
Université du Québec à Montréal

Pavillon Judith Jasmin
405, rue Sainte-Catherine Est
Métro Berri-UQAM

Direction artistique
Joseph Rouleau, o.c.
Mise en scène
Larry Tremblay
Préparation musicale
Dorothy Slapcoff
Direction musicale
Miklos Takács
Piano
Dorothy Slapcoff
Louise André Baril
Décors
Mario Bouchard
Éclairage
Stan Kwiecien
Costumes
Amaya Clunes
Directrice de production
et régisseuse
Hélène Gagnon
Publicité
Joseph Rouleau, o.c.

Avec les étudiants de l'Atelier
d'Opéra et de membres du chœur
et de l'ensemble vocal de l'UQAM
classe de Joseph Rouleau, o.c.

Université
du Québec
à Montréal

Département
de musique

RENSEIGNEMENTS
987-3456 / 987-4174 / 987-4898

CONTRIBUTION SUGGÉRÉE
\$5 À L'ENTRÉE

Aucune réservation de billets.

COMMANDITAIRES: Bell Canada,
Le Devoir, Société Radio-Canada.

RENÉE CLAUDE



GEORGES BRASSENS
J'AI RENDEZ-VOUS AVEC VOUS

COMPLÈT CE SOIR
2e prolongation
29-30 avril et 1er et 2 mai
20h30

LA
LICORNE RESTAURANT
THÉÂTRE

4559, av. Papineau
523-2246 CKAC73AM

RADIO-CANADA FM STÉRÉO 100.7
MUSICONSULTANT H.B.

JEUDI, 5 MARS, 20h

QUATUOR
MORENCY

JUDY LOMAN
HARPISTE INVITÉE

R A V E L
QUATUOR EN FA MAJEUR
D E B U S S Y
DANSE SACRÉE et DANSE PROFANE
POUR HARPE et QUATUOR À CORDES
S C H A F E R
THÉSÉE POUR HARPE et QUATUOR

Billetterie ARTICULÉE
[514] 524-4526

CENTRE CANADIEN
D'ARCHITECTURE

MÉTRO: GUY-CONCORDIA

Ministère des Affaires culturelles
Conseil des Arts-CUM

LE QUATUOR MORENCY